

**Zeitschrift:** Revue Militaire Suisse  
**Herausgeber:** Association de la Revue Militaire Suisse  
**Band:** 65 (1920)  
**Heft:** 4

**Artikel:** La nouvelle armée hongroise  
**Autor:** Hofer, Cuno  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-340312>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 18.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## La nouvelle armée hongroise

C'est la première armée nationale sur sol magyar depuis la domination des Turcs. Sur les décombres du vieil empire et dans l'atmosphère empoisonnée du bolchévisme, elle a surgi d'une manière si spontanée que le peuple reconnaissant l'appelle encore par le nom de son créateur et chef : l'armée Horthy.

Pourquoi y a-t-il intérêt d'en parler ? Le Hongrois répondra qu'il fonde sur elle ses derniers espoirs de voir ressusciter peu à peu sa patrie dans les frontières que ses pères ont défendues pendant mille ans, qu'il compte sur l'armée pour arracher la Hongrie déchiquetée aux griffes de la mort. Mais ce n'est pas là le souci de tout le monde, et ce n'est pas à titre « d'armée nationale » que les soldats de Horthy sont susceptibles d'intéresser l'Europe, ou ses dirigeants absorbés par d'autres préoccupations. Ces soldats ont une importance plus générale : surveillés avec méfiance pendant leurs premiers mouvements, ils seront demain peut-être les frères d'armes de ceux qui défendront la civilisation.

Le jour où j'ai vu les soldats de Horthy, Kolttschak et Judenitch venaient d'être battus, l'armée Denikine était en retraite sinon en déroute ; un frisson d'angoisse traversait le monde entier. On avait cru que les bolchévistes russes ne constituaient que des hordes de bandits, sans discipline, mal outillés et en pleine décomposition. Tout à coup nous apprenons que les armées de Trotzky sont conduites sous une discipline de fer, que leurs rangs se resserrent, que le recrutement se poursuit sans interruption et que les usines russes de munitions travaillent nuit et jour. Il y a dans ces corps sinistres des ouvriers par centaines de mille, des prisonniers de guerre de toutes les races, d'innombrables contingents de jaunes : une populace effroyable de tous les pays de l'immense em-

pire. Ces gens marchent et ils obéissent ; c'est pour eux le meilleur sinon le seul moyen de manger, de s'enrichir et de satisfaire, en supprimant celle du travail, toutes les autres passions de l'homme.

On peut discuter sur la valeur d'une pareille armée. Mais il semble tout de même que sa menace s'impose enfin à l'attention des gouvernements d'Europe, qui se demandent pour la centième fois de quelle manière on arrêterait la vague dans le cas où elle se déverserait sur l'occident. L'activité avec laquelle les mesures sont prises ne correspond guère à la rapidité avec laquelle le danger approche, et malgré tous les avertissements que les grandes puissances se donnent mutuellement en recommandant d'autre part aux Polonais, aux Tchèques et Roumains de prendre leurs mesures, il semble que personne n'est rassuré. Comment pourrait-on l'être ? Le front à défendre va du pôle nord jusqu'à la Méditerranée. Forces disponibles pour parer le premier coup : les Allemands, les Polonais, les Tchéco-Slovaques et les Roumains. Il ne nous appartient pas de parler ici de l'état intérieur de ces pays qui forment barrière entre l'anarchie et la culture, et dont les frontières définitives ne sont pas encore tracées. Supposons même que leurs armées se battent comme des lions. Reste, pour le moment du moins, une immense brèche, le chemin le plus court et le plus commode pour percer de la Russie des Soviets jusqu'au cœur de l'Europe, c'est la route qu'ont choisie plus d'un million de prisonniers russes pour rentrer des empires centraux chez eux : la Galicie.

Les armées bolchévistes qui voudront passer par là, se heurteront au versant sud des Karpathes à leur ennemi le plus acharné, le plus avisé et le plus tenace : l'armée nationale hongroise, formée d'hommes qui ont connu le régime de la terreur, de paysans qui aiment leur pays et leur terre, de soldats civilisés qui ont un idéal et qui savent le défendre. L'armée Horthy est à l'heure actuelle le pilier principal de l'Europe contre les dangers qui la menacent de l'Ouest. C'est à ce titre-là qu'elle mérite une attention croissante.

Il est impossible de parler de la phalange de Horthy sans en tracer l'émouvante histoire. Elle est instructive parce

qu'elle nous enseigne ce qu'il est possible de faire revivre dans un pays dérouté par la décomposition et la désorganisation la plus complète, dès que quelques volontés se redressent et tant que l'âme du peuple sait conserver par ci par là, malgré la faim, la lassitude, le défaitisme et la fièvre révolutionnaire, une flamme d'ardeur. On se souvient de ce que fut à la fin de l'année 1918 l'effondrement successif de tous les fronts des empires centraux, la débandade des troupes qui revenaient de Pologne, de la mer Noire ou d'Italie, soit à pied, soit juchés sur et dans les trains, afin de regagner aussi vite que possible leurs pays où régnaient cependant déjà la misère et l'anarchie.

Les agents bolchévistes et défaitistes qui travaillaient depuis plus d'une année dans les rangs de l'armée hongroise, avaient trouvé en face de l'effondrement des Bulgares un argument suprême. Ils crièrent aux soldats massés sur le front italien : « Retournez chez vous pour défendre votre propre sol ! » Et lorsque ces hommes arrivèrent chez eux, ils apprirent de la bouche du ministre de la guerre le mot désormais célèbre : « Je ne veux plus voir de soldats. » Michael Karolyi avait déjà pris les rênes en mains, et dirigeait, sous la pression constante des communistes, la Hongrie vers des destinées inconnues, tandis que les agitateurs bolchévistes, éparpillés dans le pays entier, s'efforçaient d'étouffer les derniers restes de sentiment militaire et national. Ce n'est qu'au mois de février 1919 que les officiers de l'ancienne armée, après beaucoup d'efforts inutiles, réussirent à organiser une société dont le but principal devait être de réagir contre la décomposition du pays. Cette société, placée sous la présidence d'un officier d'état-major très énergique, Gyula de Gömbös, devint effectivement l'embryon de la future armée nationale. En qualité de « Société pour la protection du pays » (Magyar Orszâgos Véderö Egyesület), connue sous le nom de « Move », elle devint logiquement l'ennemie la plus acharnée du bolchévisme hongrois, si bien que déjà sous le régime Karolyi, le ministre de la guerre Böhm crut bon de la dissoudre. Mais l'action des membres de la « Move » continuait malgré toutes les persécutions de la clique Karolyi, jusqu'au moment où

ces tristes aventuriers, incapables et impuissants en face des problèmes que posait d'une part la situation internationale, d'autre part le désordre croissant à l'intérieur, cédèrent leur place à Bela Kun et consorts.

C'était le 21 mars 1919. Le régime de la terreur rouge, de l'enrôlement forcé, des arrestations arbitraires, chassa hors des frontières les officiers qui, du reste, reconnurent l'impossibilité de réorganiser leur société à l'intérieur du pays. Triste sort pour ceux qui l'avaient défendu pendant cinq ans ! Une poignée de criminels, installés à Budapest, régnaient sur des millions de paysans qui avaient fourni les meilleurs soldats de l'ancienne monarchie.

Les organisations anti-bolchéviques du corps des officiers hongrois se formèrent dès lors à Vienne et ailleurs. Ne parlons pas de la malheureuse expédition qui, partant de Vienne, tenta de forcer le cordon communiste à Bruck avec beaucoup plus d'enthousiasme que de succès. Les contingents plus importants du Sud se réunirent à Szegedin, où un gouvernement contre-révolutionnaire venait de se former. Les Anglais aidèrent donc les officiers hongrois éparpillés aux frontières du royaume à se concentrer dans cette dernière ville, tandis qu'un petit contingent de la future armée se groupa dans les environs de Graz, tout près de la frontière hongroise. Il fallait maintenant un chef. On eut l'idée d'appeler l'homme dont le nom était déjà sur la bouche de bien des anxieux, l'amiral qui s'était couvert de gloire pendant la guerre et qui, non pas seulement populaire chez lui, jouissait même de l'estime de ses anciens ennemis : Horthy. C'est lui qui prit le commandement de ce qui restait d'une grande armée : quelques officiers, quelques centaines d'hommes, quelques canons et équipements par ci par là, en tout 1200 fusils, chiffre prescrit par l'Entente. Et cette armée minuscule dut assister, arme au pied, aux ravages du bolchévisme, à l'entrée sanglante et coûteuse des Roumains dans leur capitale, tandis que des milliers d'officiers et de soldats hongrois attendaient en vain leur enrôlement. Une partie du matériel, sauvé à grand'peine, tomba entre les mains de l'occupant :

il était interdit à l'armée magyare d'intervenir dans une lutte où se jouait le sort de sa patrie.

Que fit Horthy ? Il répandit ses officiers par petits convois dans tout le territoire du pays situé à l'ouest et au sud du Danube, afin d'y rétablir l'ordre, et il créa le contact avec le corps de troupe qui se formait peu à peu sur la frontière occidentale. De cette manière on empêcha les Roumains de dépasser le secteur de Budapest et le contact établi permit d'entreprendre des tâches essentielles : *L'organisation* de la nouvelle armée et la lutte contre l'infection bolchéviste. Il est difficile de se représenter les difficultés d'une entreprise semblable dans les circonstances qui régnaient alors : manque de matériel, de vivres et d'argent, manque d'unité gouvernementale et de centralisation, lutte perpétuelle contre le poison que des mains habiles avaient répandu dans le pays entier, lutte contre l'envahisseur, dont il était impossible de connaître les desseins. Le pays eut la grande chance de disposer encore d'une jeune élite pleine d'ardeur et d'un chef.

L'amiral Horthy est aujourd'hui l'homme le plus populaire de Hongrie<sup>1</sup>.

C'est sur lui que tous les regards sont fixés, que tous les espoirs reposent. Jeune d'âge et d'allures, vif et aimable, expressif dans son regard et ses gestes, il incarne bien la race qui lui a confié son sort. Mais il y a davantage : l'énergie et le calme, les deux grandes qualités du chef militaire, sont réunies dans cet homme ; il inspire une profonde confiance. Par sa droiture et sa simplicité, il a même gagné la sympathie de ceux qui sur les mers furent ses adversaires, mais qui, je crois, n'ont jamais eu que de l'estime pour l'intrépide marin ennemi. Aujourd'hui le décor et les moyens ont changé : dans un salon, on cause, — mais toujours avec cette loyauté de soldat, qui n'appartient, hélas, pas à tous les diplomates. Qu'il ait un amiral anglais ou un général français en face de lui, Horthy ne cache pas son armée : il en parle et il en est fier. Quant à l'effectif, on ne discute plus : le commandant en

<sup>1</sup> On sait qu'il a été élu entre temps gouverneur de Hongrie en attendant la nomination d'un nouveau chef d'Etat.

chef a fait une promesse... c'est une petite, une très petite armée.

Mais nous l'avons vue de près. D'abord un bataillon de chasseurs ; gaillards solides, volontaires qui viennent en grande partie des territoires occupés par l'ennemi et qui attendent sous les drapeaux l'heure de la libération de leur sol et de leurs familles. Ils savent très bien pourquoi, après cinq ans de guerre, on les aligne dans une cour de caserne. Leurs uniformes sont déteints, les cuirs brunis, les armes d'une lueur sombre, les chaussures ont toutes les teintes imaginables, mais les corps sont robustes et les têtes hautes. Une musique recrutée au hasard — mais quelle musique ! — les entraîne au défilé et nous couvre de frissons. C'est elle qui enseigne le pas cadencé aux jeunes recrues mêlées aux guerriers de la vieille école. C'est la grande tenue d'une armée d'élite ; malgré les flottements de quelques rangs de novices, l'ancienne tradition est intacte.

Cette même tradition subsiste dans les écuries de la cavalerie et de l'artillerie : litière fraîche partout, chevaux tirés à quatre épingles, parfaits, sauf quelques malheureux qui n'ont pas encore appris à engraisser avec 1500 grammes d'avoine par jour ! Les autres accomplissent ce miracle sous l'œil vigilant des chefs d'escadrons et de batteries, qui ont l'air de se démener joliment pour avoir des chevaux présentables. Dans une misère semblable — les rations de foin correspondent à celle de l'avoine — il n'y a que l'expérience la plus raffinée des chefs qui puisse sauver les unités. Mais — et c'est ce qui m'a le plus frappé auprès des troupes que j'ai vues — les cadres semblent être hors ligne. C'est l'élite des anciens fronts qu'on rencontre ; les officiers sont de vieux compagnons d'armes des champs de bataille, de même les sous-officiers, qui font une excellente impression. Sans la moindre difficulté, une discipline absolue est maintenue dans cette jeune armée, malgré tous les poisons qu'elle a dû absorber. De la tenue partout : dans la chambrée comme sur la place d'exercice, une tenue sans raideur mais toujours correcte, éveillée et attentive. On a le sentiment d'un travail extrêmement sérieux dans toutes les

parties de l'éducation militaire et dans l'accomplissement du service.

Mais lorsqu'on jette un regard sur les rangées de casernes vides, de manèges et d'écuries qui abritaient jadis des régiments entiers, tandis qu'aujourd'hui quelques petites unités cherchent à se tenir au chaud dans les ailes de deux ou trois bâtiments déserts, il est impossible d'étouffer un sentiment de pitié. Et l'on est obligé d'admirer ceux qui, après avoir connu la splendeur du panache et la gloire des champs de bataille, se dévouent à recueillir les derniers équipements, à fouiller les recoins des arsenaux pillés par les rouges et leurs successeurs, à mendier des bottes de paille, afin de reconstruire dans les cours des casernes, avec quelques braves, le petit édifice militaire indispensable.

On voit quelques patrouilles, rentrant à pied ou à cheval, s'approcher du commandant d'unité qui les attend gaiement sous le portail de la caserne. Nulle part de la tristesse, rien que courage et confiance. Le lieutenant impeccable fait son rapport, les hommes passent en tournant la tête, les yeux fixés sur nous ; je n'ai, de toute la matinée, pas vu un regard fuyant. Il y a dans ces regards beaucoup plus que de la « bonne volonté » ; c'est l'éloquence suprême devant laquelle on s'incline instinctivement. Il y a dans les yeux du soldat hongrois tout ce que peut dire un homme dont la patrie est meurtrie.

A l'heure où j'écris, la Hongrie est amputée des deux tiers de son corps. Sans oublier les autres victimes de la guerre, il est bon de savoir que ces plaies sont béantes et de se rendre compte qu'elles sont dangereuses.

CUNO HOFER, capitaine de dragons.

